

Le spirituel Diderot, qui aimait « l'utile et belle profession de comédiens ou *de prédicateurs laïques*, » suivant ses propres expressions, « la verve dont l'homme de génie se sert pour châtier les méchants et les fous, » Diderot, qui dans sa jeunesse avait « balancé entre ia Sorbonne et la Comédie, » ne fait aucune difficulté de reconnaître que, de son temps, les gens de théâtre étaient « fastueux, dissipés, dissipateurs, intéressés, vagabonds, à l'ordre des grands; qu'ils avaient peu de mœurs, point d'amis, presque aucune de ces liaisons saintes et douces qui nous associent aux peines et aux plaisirs d'un autre qui partage les nôtres. » Il est vrai que l'on comptait de fort honorables exceptions : après Molière, les Quinault, Montmesnil, l'auteur du *Paradoxe sur le comédien* cite ses contemporains Brizard et Caillot, qui étaient « également bien venus chez les grands et chez les petits; à qui vous auriez confié sans crainte votre secret et votre bourse, et avec lesquels vous auriez cru l'honneur de votre femme et l'innocence de votre fille beaucoup plus en sûreté qu'avec tel grand seigneur... »

Mais, « *un comédien galant homme et une actrice honnête femme étaient des phénomènes rares.* » En effet, « qu'est-ce qui leur chaussait le socque ou le cothurne ? Le défaut d'éducation, la misère et le libertinage. Le théâtre est une ressource, jamais un choix... »

« Un jeune dissolu, au lieu de se rendre avec assiduité dans l'atelier du peintre, du sculpteur, de l'artiste qui l'a adopté, a perdu les années les plus précieuses de sa vie et il reste à vingt ans sans ressources et sans talents. Que voulez-vous qu'il devienne? Soldat ou comédien. Le voilà donc enrôlé dans une troupe de campagne. Il rôde jusqu'à ce qu'il puisse se promettre un début dans la capitale. Une malheureuse créature a croupi dans la fange et la débauche; lasse de l'état le plus abject., celui de basse courtisane, elle